

Paul de Claver

L'APPEL DE MINUIT

PRÉLIMINAIRES

GRAND-PÈRE ALPHIDE



cette histoire de L'APPEL-DE-MINUIT cet appel mystérieux de la douzième heure qui fait vibrer les coeurs de ceux qui espèrent retourner chez eux avec ce magnifique trophé que portent sur la tête les mâles orignaux. Vous connaîtrez en même temps toutes les péripéties d'une magnifique excursion de chasse et de pêche avec le vieux trappeur dans le Grand Nord de chez nous. C'est une histoire qui mérite d'être lue puisque vous serez témoin de choses presque incroyables de la vie journalière de ce trappeur.

* * * *

DEUXIEME PARTIE (Chapitre 2)

ALPHIDE TREMBLAY
LE VIEUX TRAPPEUR

* * * * *

CETTE HISTOIRE DE CHEZ NOUS A SES ORIGINES A MONTREAL AU BUREAU MEME DE THOMAS SERGINE, ET ENSUITE CHEZ LUI EN COMPAGNIE DE SA FEMME, BERTHE, AINSI QUE LEUR PETITE NIECE, MYRTELLE.

LE REVE DE BERTHE SERGINE

Sténographe: Monsieur a sonné?

Patron : Dites-moi ce que vous faites de l'autre côté, c'est la troisième fois que j'appelle, pourquoi ne répondez-vous pas à la première? Je suppose que vous étiez en retard ce matin?

Sténo : Non...! pas ce matin. Je suis ici depuis 8 heures, il me semble que c'est raisonnable.

Patron : Alors c'est ça qui vous

empêche de répondre
tout de suite?

Sténo : J'étais occupée à fermer le robinet du lavabo qui coule sans arrêt. C'est très ennuyeux d'entendre ce sillage continu.

Patron : Mais nous avons avertis le plombier de cette défectuosité, il n'est pas encore venu.

Sténo : Non...! personne est venu le réparer, pour moi il doit être absent de la ville.

Patron : Vous avez son numéro de téléphone, appelez-le donc cet avant-midi, dites-lui: s'il ne vient pas immédiatement vous allez en demander un autre. En passant, est-ce que monsieur Sergine est à son bureau ce matin?

Sténo : Il est entré en même temps que moi.

Patron : Alors dites-lui de venir me voir immédiatement, j'ai à lui parler...!

Sténo : Bien monsieur.

Patron : Pas besoin de frapper à la porte, c'est vous monsieur Sergine, prenez une chaise et asseyez-vous bien en face de moi, c'est sérieux ce que j'ai à vous dire.

Thomas : Je vous écoute parlez. Qu'est-ce qui ne marche pas ce matin?

Patron : Ce qui ne marche pas, vous le savez aussi bien que moi; au cas, c'est que depuis quelque temps, vos programmes individuels ne rencontrent plus l'approbation du public. Même votre dernière présentation a attirée des huées de la part des auditeurs.

Thomas : OUI...! c'est le cas, j'ai

remarqué la chose moi-même hier au soir plus particulièrement, mais vous savez patron que le public devient de plus en plus exigeant.

Patron : Alors il faut que vous changiez de programmes, de sujets quoi; autrement je me verrai dans l'obligation d'annuler le contrat que j'ai avec vous. Vous savez monsieur Sergine que c'est désagréable pour moi de me servir des clauses; je les fais d'habitude aussi larges que possible, en retour je ne demande qu'une chose, intéressez votre auditoire et tenez-le intéressés, autrement, je suis forcé d'agir.

Thomas : Vous ne pouvez pas faire servir cette clause du contrat contre moi patron, de plus vous êtes lié par cette même entente

pour un autre terme de six mois, ce qui me permet de faire des changements.

Patron : Oui...! oui...! Je sais, mais il y a une autre clause plus loin qui dit que si l'employé ne peut remplir le numéro, tel contrat peut être annulé immédiatement au premier avis.

Thomas : Je ne puis croire après tant d'années que vous allez utiliser cette deuxième clause, de plus j'ai besoin de gagner, j'ai une maison à entretenir, une femme et une petite nièce à prendre soin.

Patron : Si...! si...! ce n'est pas mon intention, en autant qu'il y a possibilité de faire mieux, seulement dans vos conditions, et la manière dont le public vous a reçu hier au soir, il ne

faut plus songer de vous présenter seul sur la scène, il est nécessaire que je vous remplace, et pour obtenir ce numéro, je me vois dans l'obligation d'émettre un autre contrat à la personne qui vous remplacera, de plus je ne puis augmenter mon personnel, après tout, à quoi bon vous servira-t-il dans six mois si vous ne pouvez revenir.

Thomas : Vous semblez bien décidé de vous servir de cette clause pour me jeter dehors.

Patron : C'est avec regret mon ami, mais il faut de l'amélioration, du changement immédiat, ou je casse le contrat tout de suite.

Thomas : Alors ceci veut dire que vous me donnez une semaine afin de me trouver d'autres sujets,

un autre programme? Vous savez que ce ne sont pas des changements qui peuvent se faire du jour au lendemain.

Patron : C'est bien je vous donne une semaine, même un mois s'il le faut en considération de vos bons services du passé, mais pas plus, c'est compris.

Thomas : C'est bien, je vous remercie, monsieur, je reviendrai avec un autre programme, du moins je l'espère, qui vous donnera satisfaction.

Patron : Je suis bien content de votre décision mon ami, je vous souhaite bonne chance. Présentez à l'occasion mes respects à Mme Sergine ainsi qu'à votre petite nièce, Myr-telle; à propos monsieur Sergine, votre nièce a fini ses études, n'est-ce pas?

Thomas : Oui...! au mois de juin dernier, elle a obtenue son diplôme avec grande distinction.

Patron : Elle avait l'air très gentille sur la scène lors des examens, son rôle fut des mieux réussis; peut-être qu'elle ferait très bonne figure au théâtre avec vous.

Thomas : Je n'ai nullement l'intention de lui faire apprendre ce métier ingrat, patron, car la bonté de cette enfant ne mérite pas les injures que peuvent lancer à la figure certains auditoires.

Patron : Lorsqu'une jeune fille sait plaire au public, il n'y a pas de profession plus intéressante, je veux dire payante aussi.

Thomas : Tant qu'il me sera possible de la tenir à la maison avec sa tante, je le ferai avec joie.

Patron : Je n'insiste pas, vous connaissez mieux votre affaire que moi, c'est tout de même une bonne note à étudier. Bonjour, monsieur Sergine.

Sténo : Vous n'avez pas été un peu sévère à l'égard de notre bon ami M. Sergine, patron? Après tout ce qu'il a fait pour vous depuis que votre théâtre est ouvert, il mérite considération et beaucoup d'encouragement.

Patron : Vous êtes dans le vrai, mademoiselle, je regrette de me voir dans cette obligation; dans les affaires il faut parfois oublier ses sentiments personnels et savoir servir; autrement nous sommes aussi bien de fermer nos portes, ce qui

veut dire plus d'ouvrage pour vous, plus de revenus pour moi, le théâtre et son entretien. Et je répète que dans le commerce, les sentiments n'ont rien à voir; de plus il faut que ces gens sachent que toujours la même chose l'auditoire se fatigue, ensuite finissent par discontinuer le théâtre comme leur passe-temps favori.

Sténo : C'est évident. S'il n'y a pas d'autre chemin à prendre, vaut mieux agir en temps; mais je suis tellement habitué de le voir ici à son bureau tous les matins, revisant ses pièces, qu'il me semble que ce sera difficile pour moi d'en voir un autre à sa place.

Patron : Vous vous habituerez voilà tout. A propos dites-moi, Sténo, la semaine dernière nous

avons reçu une lettre d'un groupe d'amateurs qui désire venir ici sur la fin de la semaine prochaine, avez-vous encore cette lettre en main?

Sténo : Oui...! elle est en filière.

Patron : Est-ce que vous leur avez répondu tout de suite de venir nous voir à la prochaine occasion?

Sténo : Oui...! je leur ai dit de venir pour nous donner une audition. La lettre je l'ai mise à la poste hier au matin.

Patron : Tant mieux s'ils peuvent accepter nos conditions; leur présence va justement remplir le programme ouvert, s'ils sont aimés du public, nous les réengagerons pour une autre semaine. Merci de votre promptitude à répondre. Vous pouvez disposer à

présent. Continuez
votre correspondance.

THOMAS SERGINE ENTRE CHEZ LUI.

Berthe : Oh! comme je suis mal
en train aujourd'hui,
un rien m'énervé. Qui
peut bien sonner à la
porte ce matin? Comment
c'est toi, Thomas? pour-
quoi sonnes-tu, tu n'as
donc pas ta clef sur toi?

Thomas : Tu me parais surprise
de me voir aussi de
bonne heure à la maison.

Berthe : Avec raison, car fran-
chement lorsque j'ai
entendu des pas sur la
galerie, ensuite sonder
la porte et sonner, ce-
la m'a fait peur.

Thomas : Qu'est-ce qui ne marche
pas, ma chère Berthe?

Berthe : Je ne crois pas que le
sujet vaille la peine d'en
parler, d'ailleurs ce

n'est que passager, de-
main je serai plus en
forme, mais toi, Thomas,
tes forces physiques sem-
blent diminuer de jour
en jour.

Thomas : Contrairement à mes ha-
bitudes, je suis un peu
las de ce temps-ci, c'est
l'une des raisons pour-
quoi je suis revenu de si
bonne heure à la maison.
Aurais-tu préférée que je
sois demeuré au bureau?
On dirait que...

Berthe : Oh! non, au contraire, il
n'y a pas de femme qui
soit plus heureuse lors-
que tu es ici avec moi.

Thomas : Je suis tout à fait dans
les mêmes dispositions,
lorsque j'entre à la
maison. Et Myrtille,
notre nièce, elle est
heureuse aussi.

Berthe : Comment peut-il en être
autrement, nous la
choyons tant... peut-être
trop.

Thomas : J'en conviens. Qu'importe je ferai tout pour son bonheur, même je travaillerai jour et nuit si cela est nécessaire.

Berthe : Oh! je connais ton grand coeur mon ami. Nous bavardons sans se regarder, il y a de l'inquiétude dans l'atmosphère de cette maison, les murs semblent y faire écho, pourquoi ne parlons-nous pas franchement Thomas. Veux-tu me dire ce qui se passe je ne suis pas sans m'apercevoir de tes réticences continuelles et déprimantes, nous pouvons ensemble remédier à la situation s'il y a lieu.

Thomas : C'est possible, Berthe, de plus tu as raison, je te sais très intelligente, pourquoi te faire languir plus longtemps. Tiens prends

cette chaise et viens t'asseoir près de moi nous serons mieux pour causer.

Berthe : Je veux bien, cette occasion nous arrive si peu souvent, raison de plus pour que je t'écoute.

Thomas : Est-ce que nous sommes seuls ici Berthe,

Berthe : C'est donc bien sérieux cette conversation, ce sont des secrets que tu veux me faire connaître?

Thomas : Oui, Myrtille ne doit pas savoir. Où est-elle?

Berthe : Elle est sortie.

Thomas : Où est-elle allée, notre petite nièce?

Berthe : Elle a l'habitude de se rendre à la librairie comme toujours.

Thomas : Comment...! comme toujours

tu dis.

Berthe : Bien oui, depuis quel-
que temps elle fréquente
beaucoup les librairies,
mais plus souvent que
d'habitude, depuis une
semaine.

Thomas : Est-ce que Myrtille t'a
fait part de recherches
quelconques, elle doit
avoir une raison?

Berthe : Est-ce que tu entre-
tiens des doutes sur sa
conduite, Thomas?

Thomas : Pas le moins du monde,
Myrtille est très réser-
vée et même très sé-
rieuse pour son âge.

Berthe : Alors...! pourquoi t'en
faire à son sujet?

Thomas : Je crois que cette en-
fant est sensible, in-
telligente, éveillée
tout comme toi, Berthe.

Berthe : Merci du compliment.
Bien sûr qu'elle est in-
telligente cette enfant
de plus j'ai remarqué
qu'elle n'est pas aussi
joyeuse cette semaine,
il y a certainement des
nuages dans son ciel
puisque'elle me demanda
ces jours derniers ce que
tu pouvais bien avoir.
Elle me dit: Tante,
qu'est-ce qui se passe
chez l'oncle Thomas, est-
il malade? il n'est pas
comme d'habitude.

Thomas : Et toi, que lui as-tu
répondu, Berthe?

Berthe : Il fallait bien lui dire
la vérité, c'est vrai
que depuis quelques se-
maines ta physionomie
change à vue d'oeil, je
lui dis tout simplement
que tu devais avoir quel-
ques contrariétés dans
ton travail.

Thomas : C'est vrai, Berthe.
C'est que j'entrevois

la chose depuis quelque temps, ce matin même le patron me donna le coup de grâce. Il cancella mon contrat parce que je ne pouvais changer mon programme.

Berthe : Ah! tu as autre chose en vue, pourtant il me semble qu'il y a beaucoup de sujets utilisables pour plaire au public.

Thomas : Oui, Berthe, mais ceci ne peut se faire du jour au lendemain, étant seul il est assez difficile de trouver des sujets intéressants et passer du noir au blanc.

Berthe : Cela peut s'arranger facilement, d'ailleurs nous ne sommes pas au bout de la corde, avec le temps tu vas finir par trouver, j'en suis sûr, tu as retiré tous tes cachets.

Thomas : Il y a belle lurette que personne ne me doit plus un sou, je ne puis compter sur aucun revenu prochain, que nous arrivera-t-il?

Berthe : Ne te décourage pas mon mari, tu vas trouver.

Thomas : C'est curieux, je ne trouve plus rien.

Berthe : Mais il faut chercher encore, demander même si cela est nécessaire.

Thomas : A qui demander, j'ai beau me creuser le cerveau, le tourner, le retourner, il est tout à fait atrophié, on dirait que tout y est mort, je suis une nullité, une nullité je te dis.

Berthe : Voyons...! Voyons...!
Thomas, qu'est-ce que j'entends là..?

Thomas : C'est malheureux, mais inutile de le cacher,

c'est que trop vrai.

Berthe : Pourtant toi l'homme
énergique, que tu as tou-
jours été, a-t-il disparu?

Thomas : Qui peut m'aider, m'inspi-
rer, je ne vois personne.

Berthe : Mais ta femme, qu'en
fais-tu, et Myrte, c'est une jeune fille in-
telligente, énergique,
des plus vivantes, jo-
viale, etc.

Thomas : C'est impossible, Berthe.
C'est impossible je ne
puis exiger de vous deux
un travail additionnel
autre que celui de votre
occupation journalière à
la maison.

Berthe : Je comprends mieux à
présent pourquoi tu es
sur le point de faire de
la dépression, c'est que
tu comptes exclusivement
sur tes propres ressour-
ces, tu sembles croire

que cette situation ne
peut s'améliorer, mais
il y a une solution à
tout problème, raison
de plus pour ne pas se
laisser aller.

Thomas : Tu as raison, je ne dois
pas me laisser abattre,
il faut que je lutte,
toujours, sans faiblir.

Berthe : Merci Thomas, ainsi que
pour notre petite nièce
Myrte.

Thomas : Vois-tu Berthe ma plus
grande inquiétude; ce
sont nos économies.

Berthe : Nous ne sommes pas rendus
à ce point.

Thomas : Non...! mais si cette si-
tuation devait durer
longtemps, nos vieux
jours, qu'est-ce que
nous ferons?

Berthe : Pour prévenir nous dimi-
nuerons notre train de
vie.

Thomas : Oh...! non, c'est impossible, je ne veux pas.

Berthe : Sans diminuer les choses essentielles, il y a toujours moyen de réduire nos dépenses.

Thomas : Tu es une femme pratique Berthe qui se prête facilement à toutes les exigences de la vie. Je te remercie, en attendant que je puisse me reprendre, j'en ferai autant de mon côté.

Berthe : Enfin nous allons finir par nous entendre. J'ai plus confiance en l'avenir maintenant. Avec notre aide tu auras vite fait de considérer cette défection comme chose du passé.

Thomas : Je ne comprends pas très bien ce que tu veux dire par avec notre aide.

Berthe : Ton travail, mes suggestions, celles de Myrte

et son aide substantielle.

Thomas : Alors tu voudrais que Myrte prenne part à mes programmes.
(MON PATRON)....?

Berthe : Bien sûr que je serais très heureuse de voir Myrte devenir ton inspiratrice, tu sais que Myrte sort tous les avant-midis, je ne serais pas surprise qu'elle se cherche de l'ouvrage.

Thomas : Crois-tu que Myrte s'intéresserait à mes programmes?

Berthe : Certainement, elle serait fière de travailler avec toi.

Thomas : C'est impossible, je ne peux utiliser ses services: j'accepterais d'utiliser ceux d'une autre personne, mais de Myrte? Je ne veux pas...! tu m'entends, je ne veux pas.

Berthe : Pourquoi, je suis certaine qu'elle serait heureuse de travailler avec toi.

Thomas : C'est une position ingrate...! je ne puis tolérer cela.

Berthe : Ecoute Thomas, ce n'est pas que tu as plus besoin de Myrtelle que d'une autre personne, mais ce qui est important c'est de trouver cette autre personne capable de rivaliser; avec ton expérience, Myrtelle est une jeune fille tout à fait désignée pour bien remplir dès les débuts cette partie, elle a grandi avec nous, elle est au courant de ton travail, et sur tes représentations.

Thomas : Tant qu'à cela c'est vrai, seulement Berthe je crains les reproches.

Berthe : De ta nièce, Thomas, tu n'es pas sérieux, est-ce parce que tu lui rends possible les débuts d'une carrière très intéressante?

Thomas : En autant qu'elle réussit mais dans le cas contraire, elle dira plus tard, c'est de votre faute, à peine avais-je terminé mes études que vous avez été obligé d'utiliser mes services pour vous aider à vivre.

Berthe : C'est épouvantable ce que tu dis là Thomas. C'est mal juger le caractère de Myrtelle, tu ne sais pas bien. Je suis certaine que Myrtelle se cherche de l'ouvrage depuis plusieurs semaines à l'étranger, lorsque ses intentions peuvent servir un double but, celui d'aider son oncle tout en préparant son propre avenir.

Thomas : Tu ne crois pas que notre nièce a besoin d'un re-

pos après une année d'étude comme finissante, en somme Berthe notre situation n'est pas tout à fait désespérée, il me semble que sa participation peut attendre, donnons-lui le repos qu'elle mérite.

Berthe : Non, Thomas, il est temps que tu trouves une solution à tes inquiétudes, car ta santé en souffre, même ça devient alarmant, plus tu retardes, plus la situation sera difficile et compliquée tandis qu'en commençant sans tarder tu retrouveras tes ambitions d'autrefois, même plus car les sujets à deux se trouvent plus facilement.

Thomas : Tu sembles toujours avoir raison, Berthe, ton jugement est juste, mais comment faire, je ne voudrais pas que ce soit nous qui lui en parlions les premiers, plutôt que

ce soit de sa propre initiative.

Berthe : Elle n'y pense peut-être pas. Veux-tu que je lui en parle moi-même, c'est moi qui prendrai les reproches; je ne veux plus retarder car je crains que ses visites à l'extérieur aient pour but de se trouver une occupation, alors il sera trop tard.

Thomas : Crois-tu Berthe que notre petite nièce s'intéresserait à ce genre de travail, celui du théâtre.

Berthe : Bien sûr si nous l'orientons vers cette profession, je présume que c'est notre devoir de le faire, puisque c'est à nous que revient la charge de guider ses premiers essais dans la vie sociale.

Thomas : Alors je te donne carte-

blanche, parle lui en si-
tu veux, mais sois pru-
dente, surtout ne brusque
pas sa décision.

Berthe : Merci Thomas pour Myrtille
et pour moi, de plus sois
assuré qu'une petite fille
qui va être contente,
c'est elle.

Thomas : Tant mieux, je t'en serai
reconnaissant si tu réus-
sis ma chère Berthe.

Berthe : Est-ce que tu as faim,
mangerais-tu quelque
chose Thomas?

Thomas : Non merci, pas à présent.
Je préfère attendre le
souper. Ecoute...! écoute
donc Berthe, j'entends
des pas en haut!

Berthe : J'entends du bruit moi
aussi, pourtant Myrtille
n'est pas ici, elle est
sortie.

Thomas : En es-tu certaine?

Berthe : Franchement je suis con-
fuse, mais il ne peut en
être autrement. C'est
pas possible, elle sort
tous les jours à cette
heure-ci.

Thomas : Nous sommes pris à notre
propre piège, que veux-tu
que ce soit?

Berthe : C'est curieux parce que
je ne l'ai pas entendu
entrer.

Thomas : Je parie que tu ne l'as
pas vue sortir non plus.
Sac en papier, nous en
avons fait une belle, et
la voilà qui descend
l'escalier à présent,
quelle bétise nous avons
fait, je suis certain que
Myrtille a tout entendu
notre conversation du
commencement à la fin.
Malheur de malheur,
comme nous avons été im-
prudents j'aurais bien
dû faire le tour de la
maison avant d'entrepre-
dre cette conversation.

Berthe : Ne t'en fais pas. Myrtelle...! Myrtelle...! est-ce toi? Viens ici un peu.

Myrtelle: Oui, tante, me voici pour vous tenir compagnie. Bonne après-midi, oncle Thomas.

Thomas : Bonne après-midi, petite fille!

Berthe : Tu n'es pas sortie cette après-midi, Myrtelle?

Myrtelle: Non, tante, je devais sortir en premier lieu, lorsque je me suis ravisée. J'ai écrit à mes amies de l'extérieur, tel que promis à la fin de l'année, bien que je devais me rendre aujourd'hui même chez un employeur, pour remplir mon engagement, mais j'ai décidé d'attendre à demain peut-être je pourrai trouver mieux.

Berthe : C'est bien ce que je te disais Thomas, une jour-

née de plus et nous étions foutus.

Myrtelle: Je ne suis pas fâchée d'avoir remis à demain cette démarche quoique je veux travailler afin d'aider mon oncle en cas où sa malaïdie s'aggraverait.

Thomas : Mais je ne suis pas malade, Myrtelle, je n'ai pas l'intention de l'être non plus.

Myrtelle: Vous avez changé beaucoup depuis deux à trois semaines, de plus je sais ce qui en est la cause.

Thomas : Tu as donc entendu notre conversation, Myrtelle?

Myrtelle: Oui, mon oncle, depuis que vous êtes entré, j'ai discontinué d'écrire malgré moi. Vous voulez bien petit oncle que je prenne part à vos futurs programmes.

Thomas : Tu aurais bien dû ne pas entamer ce sujet, Berthe, tu vois à présent dans quelle position nous sommes.

Berthe : Dans tes recherches à l'extérieur, as-tu trouvé quelques positions intéressantes?

Myrtelle: Quelques-unes m'ont semblé intéressantes, mais aucune d'elle est comparable à celle que je puis obtenir avec vous, de plus mon oncle je vous en prie pas de reproche, le hasard a vite fait ce que vous ne vouliez pas faire vous-même, de plus travailler pour un étranger ou pour un oncle, je préfère mon oncle. Si j'ai tout entendu c'est que votre conversation m'intéressait, vous ne savez pas le soulagement que vous m'avez causé lorsque j'entendis Tante Berthe plaider ma cause.

Son intention de vouloir m'orienter vers mon idéal, je compris que dans la vie il faut être sérieuse, travailler de pied ferme pour se gagner une place enviable, je suis assez fortunée d'avoir trouvé mon étoile ce jour même, ce fut involontaire, mais c'est au théâtre que je vous témoignerai le plus ma gratitude, si vous voulez bien de moi oncle Thomas. ("DITES OUI")

Berthe : Tu vois Thomas comme le hasard a vite fait d'arranger les choses pour nous et pour notre petite nièce.

Thomas : Depuis trois semaines que je voyais venir cette situation à me ronger les ongles jusqu'au coude sans pouvoir trouver une solution, et voilà que ça s'arrange en deux heures à peine.

Myrtelle : Ce fut la même chose pour

moi, car je cherche depuis trois semaines une position de mon choix, mais toujours rien de bien intéressant à mon goût.

Thomas : Ma chère petite tu ne vas pas croire que je veux t'exploiter?

Myrtelle: Oh...! Oncle Thomas ce que vous dites là je ne veux plus entendre des choses pareilles, défense d'y penser.

Berthe : Tu sais Myrtelle que ton oncle a toujours été susceptible.

Myrtelle: Je sais que mon oncle a toujours été d'une grande délicatesse. J'apprécie à sa juste valeur sa tendresse pour moi.

Thomas : As-tu pensé Myrtelle que ce genre de travail demande beaucoup d'étude, du courage et de la per-

sévérance.

Myrtelle: Qu'est-ce qui ne demande pas d'effort, mais je compte beaucoup sur votre expérience oncle Thomas.

Thomas : Je ferai tout pour que tu deviennes une étoile.

Myrtelle: Ai-je bien entendu oncle Thomas, vous voulez bien me faire confiance, et me donner toute latitude de coopérer dans vos programmes?

Thomas : Oui ma petite fille d'un sou, tu seras ma collaboratrice avec l'aide de Dieu!

Berthe : L'inspirant au besoin, je te donne la charge de l'encourager à l'occasion, tu acceptes ce fardeau Myrtelle.

Myrtelle: J'accepte de tout coeur. Que vous êtes gentil tous

les deux, il faut que
je vous embrasse. Le
fardeau sera léger, chère
tante Berthe.

Thomas : Aye...! Aye...! petite
gourmande, tu m'arraches
les oreilles, tu me crè-
ves les yeux, mais mon
nez qu'est-ce que tu en
fais? c'est assez...!
c'est assez...!

Berthe : Pour l'amour du ciel
laisse m'en un petit
morceau. Tu es contente
Myrtelle, ça paraît sur
ta figure.

Myrtelle : Grâce à vous Tante Ber-
the je puis devenir la
plus gentille des actri-
ces, l'étoile la plus
compétente, je le promets.

Berthe : C'est une bien belle ré-
solution, cela fait déjà
assez longtemps que nous
bavardons, vite à la be-
sogne, nous continuerons

notre conversation du-
rant le souper. Dieu
est bon...

Thomas : Oui...! dépêchez-vous car
je suis sur le point de
tomber en fringale.

Berthe : Tu as faim à présent
Thomas, je savais bien
que c'étaient les tracas
qui te causeraient ce
manque d'appétit. Dans
trois minutes, moins une
fraction de seconde, tu
seras servi à souhait.

Myrtelle : Nous reste-t-il encore
du poulet, tante Berthe?

Berthe : Oui...! regarde dans la
glacière, je crois que
nous en avons suffisam-
ment pour les trois.

Myrtelle, le coeur rempli de joies,
chante comme une vraie
cantatrice, d'ailleurs
son gosier de rossignol
ne laisse rien à
désirer.

Thomas : Est-ce que son chant
n'est pas une révélation
pour toi Berthe?

Berthe : Seule sa voix peut gagner
tous les coeurs. Je me
serais toujours fait des
reproches de ne pas lui
avoir fait apprendre le
chant, au couvent.

Thomas : Quelle délicieuse enfant
et quelle belle voix
elle a... Ecoute.

Berthe : N'est-ce pas que j'avais
raison de faire cette
suggestion.

Thomas : Tu es toujours dans le
vrai. Un homme qui a une
femme comme toi ne meurt
pas de désespoir...

Berthe : Myrtille...! Veux-tu
regarder dans la dépense
s'il nous reste encore
quelques boîtes de soupe
aux tomates?

Myrtille: Je n'en vois aucune, tan-
te, y en a-t-il ailleurs?

Berthe : Non ma chère, il faut
aller en chercher au
petit magasin du coin,
prendre un repas sans
soupe, il manque quelque
chose.

Myrtille: J'y vais tout de suite
Tante Berthe.

Berthe : C'est dévouée, cette pe-
tite, jamais ça refuse.

Thomas : L'éducation que leur
donne ces bonnes religieu-
ses du couvent est im-
payable, rien n'est négligé

Berthe : Chut!... le rossignol de
la maison qui revient.

Thomas : S'il y a de la gaieté
ici c'est grâce à elle.

Myrtille: Monsieur mon oncle
Thomas et madame tante
Berthe Sergine, le souper
est servi. M. et Mme, mes
révérences, à table s'il
vous plaît.

Berthe : Oh...! c'est toute une surprise. Des fleurs naturelles sur la table; à quelle occasion Myr-telle, est-ce la fête de quelqu'un?

Myrtelle : Je fête l'heureuse circonstance qui fait que mon oncle devient mon patron et voilà!

Berthe : C'est une idée, ça. Contente alors?

Myrtelle : Je ne puis en ce moment vous exprimer toute ma joie.

Thomas : Je ne puis croire Berthe qu'une situation si difficile peut s'arranger si facilement à l'avantage de nous tous.

Myrtelle : Ce qui compte le plus pour moi, c'est que, au lieu de demeurer une nullité, je deviens une collaboratrice dans vos entreprises mon oncle.

Berthe : C'est une erreur de croire que ton travail ici à la maison était inutile; au contraire tu fus une aide indispensable.

Myrtelle : Il est certain que ce que je fis, vous ne deviez pas le faire, tante, mais ce n'est pas comme un travail extérieur qui rapporte des revenus à la maison; si vous voulez bien prendre cette chaise oncle, et vous tante, celle-ci.

Berthe : Mais qui va servir.

Myrtelle : Moi tante. Pour une fois je puis faire le service. Voici pour vous oncle Thomas, et celle-ci pour vous tante Berthe, mais je vous recommande de faire attention car la soupe est bouillante.

Thomas : Ne crains rien, Myrtelle, je suis prudent à la table comme ailleurs, et toi quand mangeras-tu la

tienne?

Myrteille: Ne vous occupez pas de moi, le plus important c'est que vous mangiez tout ce que je vais vous servir afin que vous repreniez vos forces perdues.

Thomas : C'est bien l'image de ta tante Berthe, tu t'inquiètes à la moindre petite chose, pourtant il n'y a pas de quoi s'en faire.

Myrteille: C'est ce que vous croyez mon oncle, mais vous voir changer de jour en jour augmentait notre inquiétude.

Thomas : Je me permets de dire que cette soupe est délicieuse, quelle en est la raison?

Myrteille: Je l'ai préparé d'après une recette du couvent, préparation faite avec du lait frais, ça lui donne le goût d'huîtres.

Berthe : Nous sommes servis royalement par Myrteille.

Myrteille: C'est pour compenser ce que vous avez fait pour moi.

Thomas : Tiens voilà le téléphone qui vient nous déranger à présent.

Myrteille: Laissez faire je vais répondre, mon oncle.

Jacques : Allo...! allo...! c'est toi Myrteille? ici Jacques.

Myrteille: Je reconnais ta voix, qu'est-ce que je peux faire pour toi ce soir mon cher cousin?

Jacques : Je désire une petite faveur de toi Myrteille, est-ce que tu es occupée ce soir?

Myrteille: Il faut savoir de quoi il s'agit en premier lieu.

Jacques : Comme toujours tu veux

faire une réserve, je
sais...!

Myrtelle : Je ne suis pas toujours
indifférente à tes sug-
gestions, cousin.

Jacques : Non pas toujours, mais
j'éprouve chaque fois
des doutes, des appré-
hensions.

Myrtelle : Et bien dis quand même.
Des fois nous pouvons
être d'accord.

Jacques : Puisque tu sembles bien
disposée, voici. Nous
commençons ce soir un
concours de quilles;
comme mes amis sont accom-
pagnés j'ai pensé que tu
me servirais de compagnie
pour la circonstance, nous
ne serons que 6 en tout.

Myrtelle : Le concours sera pour
combien de parties.

Jacques : 7 parties, nous les
jouons à "une par semaine".

une fois la partie ter-
minée, nous nous rendons
tous au restaurant célé-
brer les vainqueurs.
N'est-ce pas que la veil-
lée sera agréable?

Myrtelle : C'est très gentil d'a-
voir pensé à moi cousin,
mais je ne puis sortir
de la maison ce soir.
Pourquoi ne viendrais-tu
pas ici passer la veillée
avec nous?

Jacques : C'est impossible, Myr-
telle, nous avons fait
les arrangements avec
le gérant de la salle
pour ce soir, de plus
nous ne pouvons faire de
choix, à cause d'autres
concours, tu sais...!

Myrtelle: J'en suis désolée mon
cher Jacques, mais c'est
absolument impossible
pour ce soir.

Jacques : Personne de malade chez
vous.

Myrtelle: Non, à l'exception de l'oncle Thomas, mais il est beaucoup mieux. Peut-être la semaine prochaine je serai libre.

Jacques : Puisque tu ne veux pas venir ce soir, je n'insiste pas..!

Myrtelle: Pas fâché, Jacques?

Jacques : Tu sais bien que je ne me fâche jamais avec toi.

Berthe : Myrtelle..? Demande à Jacques quand il va venir nous chanter Le Passeur.

Jacques : J'ai entendu tante Berthe, si je ne vous dérange pas j'irai cette semaine.

Myrtelle: Viens en tout temps, nous sommes toujours prêt à te recevoir.

Jacques : Merci petite cousine rebelle..! Bonsoir.

Myrtelle: Bonsoir Jacques et bon succès aux quilles!

Jacques : Tu me refuses ta compagnie et encore tu me souhaites bonne veillée, tu es sans pareil, toi.

Myrtelle: Ne t'en fais pas, nous reprendrons le temps perdu un jour.

Berthe : Tu ne veux vraiment pas sortir ce soir en sa compagnie.

Myrtelle: Non..! pas ce soir, je préfère rester ici à la maison avec vous deux, de plus il me semble que nous avons beaucoup à parler de cette nouvelle entreprise, c'est plus important pour moi que les quilles, je vous assure.

Berthe : Mais ce Jacques quoi que ce soit un petit cousin, est très gentil, fortuné et chante comme un vrai

canari.

Myrtille : Je l'estime le canari gentil tante; mais ma nouvelle position m'intéresse encore plus, c'est pourquoi je n'ai pas accepté son invitation.

Thomas : Je crois que notre petite nièce est prudente, elle ne veut pas que les longues soirées en séries viennent interrompre son travail.

Myrtille : C'est exact oncle Thomas. Dites-moi, est-ce que vous avez trouvé le poulet bon cette fois?

Thomas : Excellent...! Excellent...! ainsi que le dessert qui était délicieux.

Myrtille : Quand commençons-nous notre programme mon oncle?

Berthe : Ma foi il faut bien lui donner le temps de digérer

son poulet sans compter que ton oncle a besoin d'un repos.

Thomas : Laissons à demain ce travail, pour ce soir contentons-nous de nous réjouir de cette innovation.

Myrtille : On dit que la nuit porte conseil, je souhaite d'y rêver.

Berthe : Nous bavardons toujours et l'heure avance, allez rendez-vous au salon, je fais la vaisselle et je vous rejoins ensuite.

Myrtille : Venez oncle Thomas. Ditez-moi en passant comment et où trouverez-vous le sujet que nous devons étudier pour notre prochaine pièce?

Thomas : En feuilletant parmi de vieux auteurs, peut-être trouverai-je quelque chose qui peut m'inspirer.

Myrtille: Moi, je préfère des auteurs modernes. Peut-être rencontrerons-nous ainsi le désir réel du public.

Thomas : Alors je choisirai un programme dont la principale attraction reposera sur toi, Myrtille, ça te va?

Myrtille: Si ça me va. Tout-à-fait. Que vous êtes gentil mon oncle.

Thomas : C'est à ta tante que tu dois adresser tes compliments.

Myrtille: Inutile de lui dire, tante sait exactement ce que je pense d'elle, allez.

Berthe : Je vous revois tout joyeux, comme tu sais nous rendre heureux, Myrtille.

Myrtille: Je le suis aussi moi. Pour ce qui vous concerne je vois un avenir de

bonheur, c'est l'ambition de toute ma vie. Et puis, quel rôle me donneriez-vous, tante?

Berthe : Demande cela à ton oncle, il le sait mieux que moi.

Myrtille: C'est votre avis que je désire savoir, je connais celle de l'oncle Thomas, dites ce que vous pensez tante Berthe!

Berthe : Il y a tant de sujets, celui de Juliette par exemple c'est du vieux. Peut-être aussi que nous proposons dans le vide, votre nouvelle entreprise peut s'orienter de façon toute différente, du moderne que sais-je, moi!

Myrtille: Comme exécutrice du rôle de Juliette, je le vois devant mes yeux, cependant je ne puis en donner les grandes lignes.

Thomas : Myrtille n'est qu'une dé-

butante, ne connaissant personne elle ne peut en faire la description, c'est compréhensible, elle sort du couvent et la pièce difficile d'exécution serait hors de propos.

Berthe : Mais comme toute bonne actrice, tu dois avoir une idée de ton Roméo? sans aimer d'amour, faire un choix éphémère.

Myrtelle : Ah oui!..tiens, je l'aimerais comme ceci: "Grand, blond, avec des beaux yeux noirs, élégant, sans être efféminé, je veux dire quelqu'un de viril, vous comprenez tante, le type de l'oncle Thomas, tenez...

Berthe : Mais tu lui jettes encore des fleurs petite futée.

Myrtelle : Comme toujours je vais le rendre orgueilleux, je sais...! ah...! ah...! ah...!

comme lui je l'aimerais délicat, d'une éducation parfaite, avec un peu d'amour au coeur pour moi.

Berthe : Mais c'est un prince charmant que tu nous dépeins là ma chère.

Thomas : Peut-être, mais c'est son idéal, puisse-t-elle le rencontrer un jour. Tout de même il aura besoin d'avoir toutes ces qualités, en plus de savoir de la rendre heureuse, où il aura affaire à moi.

Myrtelle : Vous savez mon oncle pour réussir dans ce genre de travail, il faut avoir du goût, surtout savoir choisir un jeune homme de son choix, ça aide à rendre l'exécution d'une pièce de théâtre plus réelle, suis-je dans le vrai tante Berthe?

Berthe : Oui...! mais supposons que pour la circonstance, le

jeune homme serait un
brun aux yeux bleus, grand,
passable en apparence,
qu'est-ce que tu ferais
pour rendre intéressante
une pièce de théâtre.

Myrtelle: Bien tante je l'aimerais
quand même pour le temps
que durerait la pièce,
c'est pas plus difficile
que ça! .

Thomas : Bravo...! Bravo...! tu as
de l'étoffe dont l'on
fait les étoiles de ci-
néma.

Myrtelle: Alors il nous reste plus
qu'à se lancer dans la
mêlée; commençons dès de-
main, puis-je aider moi
aussi à faire le choix.

Thomas : Le champ est libre, tou-
tes tes suggestions se-
ront appréciées.

Berthe : C'est curieux, mais je
suis porté à croire que
vous allez entrer dans
un domaine tout différent

de ce que vous pensez.

Thomas : Qu'est-ce qui te fait
dire cela Berthe?

Berthe : Je ne sais pas...! Une
idée saugrenue peut-être,
j'en ai des fois.

Myrtelle: Ce ne sont pas les plus
mauvaises. Peu importe
tante, du moment que
l'entreprise sera inté-
ressante pour nous tous,
laissons le hasard nous
guider mais ne cessons
pas de travailler d'arra-
che-pied, c'est le seul
moyen de réussir, en at-
tendant oncle Thomas vous
allez nous chanter quelque
chose de votre répertoire.

Thomas : Moi chanter? mais tu n'es
pas sérieuse, tu n'y pen-
ses pas à mon âge l'on ne
chante plus, je me contente
d'écouter ceux qui peu-
vent chanter, mais pas
moi.

Myrtelle : Avez-vous essayé dernièrement oncle Thomas?

Thomas : Non...! d'ailleurs j'écoute ceux qui peuvent faire rougir les rossignols comme toi Myrtelle.

Myrtelle : Vous allez finir par m'en faire croire plus que de raison, me rendre orgueilleuse quoi...! Mais ça ne fait rien, je ne change pas d'idée je veux que vous chantiez pour nous oncle Thomas.

Thomas : J'espère que tu n'insistes pas, Myrtelle, tu veux simplement plaisanter sur mon compte.

Myrtelle : Non...! je suis sérieuse, essayez au moins, je veux vous entendre!... chantez n'importe quoi.

Thomas : Si je chante ce sera une innovation vraie!

Myrtelle : Une heureuse, aussi,

approchez-vous...

Thomas : Pourquoi ne jouerais-tu pas quelque chose de ta composition à la place Myrtelle, peut-être que je pourrai me souvenir de quelque chose du passé.

Myrtelle : C'est bien pour vous donner le temps, je vais vous jouer un morceau, celui que vous aimez le plus...!

Thomas : Tu m'as transporté bien loin, ma chère, j'étais rendu à la planète Mars.

Myrtelle : Sans doute ce long voyage vous a inspiré.

Thomas : Au contraire, j'avais oublié, mais toi tu n'oublies pas.

Myrtelle : Oh...! pas si vite, allez, venez c'est à votre tour.

Berthe : Petite futée va...! Quand on pense qu'elle va le faire chanter malgré lui.

- Thomas : Je veux bien lui faire ce plaisir. Tu sais Berthe si tu m'aidais peut-être je réussirais à passer à travers.
- Berthe : N'y songe pas, vaudrait mieux faire crier la girouette du toit, il y a longtemps que j'ai tout oublié, moi!
- Thomas : Comme elle est humble ta tante, Myrteille, pourtant durant sa vie de jeunesse, elle seule divertissait tous les invités masculins et féminins.
- Myrteille: Je m'en doutais, l'humble violette qui se dérobe, on vous reconnaît bien là, tante, allons oncle Thomas, l'air s.v.p.
- Berthe : Tu ne peux pas lui donner la lune mon mari, mais chanter tu peux le faire. Fais ton possible. Ton oncle était un baryton. Chante...! E...! Chante...! Souvenir, Le gondolier ou

- encore Le vieux marin breton.
- Myrteille : Est-ce que vous avez cette musique en main?
- Berthe : Oui, je crois, elle est ici quelque part dans la cave.
- Thomas : Donne-lui l'air, Berthe, cela va nous éviter des recherches. Thomas s'approche et chante Le marin breton...!
- Thomas : Comment Berthe tu pleures. Des grosses larmes coulent sur tes joues, prends ce mouchoir et assèche moi cela tout de suite.
- Berthe : Merci, Thomas, tu vois je ne pleure plus, au contraire je ris, ce sont des larmes de joie: SOUVENIR DE NOTRE JEUNESSE.
- Myrteille : C'est toujours beau ces vieilles chansons, sans doute ce sont des souvenirs

- Berthe : Tu l'as dit, Myrteille, lorsque nous veillons seul Thomas et moi c'était cette chanson que me chantait ton oncle.
- Thomas : Si je te rappelle des souvenirs par ce vieux marin Breton, Berthe, c'est à toi de me rappeler ceux de ton jeune temps à ton tour.
- Berthe : Je savais que tu allais en venir là.
- Myrteille : Dites, oncle, ce qu'elle chantait, je veux savoir.
- Thomas : Ta tante va te surprendre, Myrteille, elle était soprano léger.
- Myrteille : Pas vrai, venez...! venez vite, tante Berthe.
- Berthe : Puisque tu insistes, je vais tenter une expérience de longue date, mais je doute que je sois capable à présent, j'ai

- vieillie beaucoup depuis, si je fausse, ne m'en tenez pas rigueur. Tiens, accompagne-moi sur ce ton, Myrteille. (Elle chante).
- Myrteille : C'est merveilleux tante, je ne suis pas surprise que vous entreteniez si bien tous vos invités, vous en savez beaucoup d'autres, tante?
- Berthe : C'est la seule que je me souviens par coeur, pour les autres il me faut la musique.
- Myrteille : Vous la possédez encore cette musique?
- Berthe : Je crois qu'elle se trouve dans la vieille valise à la cave.
- Myrteille : Celle qui est toute poussiéreuse sous l'escalier?
- Berthe : Oui...! c'est dans cette valise que tu trouveras les secrets de notre jeu-

nesse musicale ma petite.

Myrtelle: Si nous y allions tous les trois, vous venez avec moi tante et oncle Thomas.

Thomas : Je veux bien; seulement éloignez-vous il faut que j'enlève la poussière.

Berthe : Fais attention Thomas; la poussière va monter en haut et moi qui vient de terminer mon grand ménage.

Berthe : Laisse-moi chercher Myrtelle. Tiens voici les dernières, regarde, Thomas, Le Gondolier.

Thomas : Je pensais ne plus avoir cette chanson, tu l'avais mise de côté, Berthe.

Berthe : Oui...! je savais qu'un jour nous aimerions repasser ces souvenirs anciens, le temps m'a donné raison. Apportons ceux-ci.

Myrtelle: Il en reste beaucoup d'autres, puis-je y revenir puiser, tante?

Berthe : Quand cela te fera plaisir, ma petite. (Berthe chante la bouche fermée, les chansons qu'elle repasse les unes après les autres, lorsque tout à coup elle tombe sur sa préférée).

Berthe : Viens, Thomas, fait la basse, moi je ferai la haute.

Myrtelle: Je crois cher oncle que nous pouvons à nous trois procéder dès cette semaine à un programme de chants sur le théâtre.

Thomas : Ah...! Ah...! Ah...! tu penses que ta tante va se présenter sur le théâtre.

Berthe : Si cela dépend de moi, il est certain que vous allez changer d'occupation avant de commencer,

mais rien n'empêche que nous pouvons nous divertir à la maison. Sur ça, approchons-nous du piano et chantons en chœur.

Myrtille : Si vous prétendez en avoir perdu tous les deux, j'aurais aimé vous entendre à l'âge de 20 ans.

Thomas : Berthe, viens que je t'embrasse. Ceci est en reconnaissance des jours les plus heureux de ma vie, le chant de ce soir rajeunit mon vieux cœur de 30 ans.

Berthe : J'ai fait tout mon possible à cette intention. Si c'est vrai que ça rajeunit ton cœur de 30 ans, tu seras plus alerte pour reprendre tes activités avec l'aide de Myrtille. Comme il passe minuit, je crois qu'il est temps de prendre

quelques heures de repos, nous serons plus dispos librement demain. Allez tous les deux, je ferme la lumière du salon.

Myrtille : J'éteins la lumière moi-même, vous pourrez mieux vous guider.

Berthe : Dois-je vous éveiller plus à bonne heure demain, plutôt ce matin puisse qu'il passe minuit?

Thomas : Non, l'heure habituelle, ça suffira. J'aurai assez de temps à moi pour me permettre de visiter quelques librairies.

Berthe : Est-ce que tu seras de retour pour prendre le dîner avec nous?

Thomas : Non...! ne m'attendez pas je prendrai mon dîner en ville.

Myrtille : Alors nous saurons demain soir le résultat de vos recherches.

Thomas : Vaillante petite fourmie,
il faudrait pour calmer
ton ambition travailler
jour et nuit.

Myrtille: Même en cela je n'ai
qu'à vous imiter, vous
prêchez d'exemple.

Berthe : Ne nous attardons pas
davantage, allons prendre
un peu de repos...

Myrtille: Alors pour une fois je
suis raisonnable. Bonne
nuit tante et oncle
Thomas, souvenez-vous
que la nuit porte conseil,
d'ailleurs je souhaite y
rêver.

Thomas : Bonne nuit, Myrtille.

Tante : Bonne nuit, ma petite.

* * * *

Berthe : Thomas...! nous sommes
en retard, lève-toi vite
je crois qu'il est 8
heures.

Thomas : 8 heures tu dis, mais
c'est pas possible que
j'ai dormi aussi long-
temps, d'habitude je m'é-
veille bien avant cette
heure.

Berthe : Je me rends à la cuisine
tout de suite. Oh..!
Oh..! Thomas, je me suis
trompé, ce n'est pas
8 heures mais 7.

Thomas : Il me semble qu'il y
avait erreur quelque part.

Berthe : J'allume le feu quand même
nous déjeunerons plus à
bonne heure voilà tout.

Thomas : Dis-moi, Berthe, est-ce
que tu as bien dormi cette
nuit?

Berthe : Pourquoi me demandes-tu
cela? Mon sommeil fut
agité je crois.

Thomas : Tu as failli me casser
les côtes avec ton coude.

- Berthe : J'ai fait un rêve terrible, fatiguant, surtout très étrange. Je me demande ce qui se passe, je m'en souviens tout comme si je vivais cette terrible scène.
- Thomas : Comment toi, Myrthelle, d'où viens-tu?
- Myrthelle : De l'église, je suis allée communier ce matin.
- Berthe : Mais nous n'en avons pas eu connaissance.
- Myrthelle : Je me suis bien gardé de faire du tapage.
- Berthe : Alors tu viens déjeuner avec nous.
- Myrthelle : Ça sent bon des rôtis et du café le matin.
- Thomas : Tu me parlais de ton rêve, Berthe, peux-tu nous le raconter à table?
- Berthe : Oui, Thomas, c'est un

rêve qui mérite d'être connu de vous deux.

- Myrthelle : Allez, tante, nous vous écoutons toute oreille

LE REVE DE BERTHE

- Berthe : J'ai rêvé, je veux dire que j'ai plutôt vu St-Pierre cette nuit.
- Thomas : Me ressemblait-il ce bon vieux St-Pierre...?
- Berthe : Du tout, pas le moins du monde.
- Myrthelle : Il est beaucoup plus vieux que vous oncle Thomas, St-Pierre possède une longue barbe blanche, il ne se rase jamais.
- Berthe : Sa barbe est longue comme ça, il ne possède pas de lames de rasoir là-bas je suppose.
- Thomas : Vieux comme il est sans doute qu'elle doit être plutôt jaune que blanche

Berthe : Erreur mon cher Thomas,
la barbe de St-Pierre
est sans tache et blan-
che comme la neige.

Myrtelle: Vous continuez, tante, le
récit de votre rêve.

Berthe : Ce ne fut pas un rêve
reposant, ce fut plutôt
un espèce de cauchemar.

Thomas : Ton souper a dû te fa-
tigner car ton sommeil
fut agité dangereusement
ma chère amie plusieurs
fois cette nuit.

Berthe : J'ai un peu mal à la
tête ce matin, tu as
probablement raison.

Thomas : Vire sur un bord, vire
sur l'autre, ma foi,
j'eus l'idée de te pous-
ser plusieurs fois pour
te faire sortir de ce
cauchemar, mais j'avais
peur que tu ne puisses
te rendormir pour le
reste de la nuit.

Myrtelle: Dites-moi tante...? est-

ce que St-Pierre était
de bonne humeur.

Berthe : Plus ou moins, comme
vous verrez par la suite...

Myrtelle: Dites-nous tout, tante,
je veux savoir ce que
fait ce bon vieux là-
haut.

Berthe : Imaginez-vous que j'étais
morte, cette nuit.

Myrtelle: Pas vrai, tante. Je
n'aime pas bien cela ces
genres de rêve.

Thomas : Notre petite nièce serait-
elle superstitieuse par
hasard?

Myrtelle: Au contraire, je suis
aussi incrédule que
St-Thomas.

Berthe : Ce n'est qu'un rêve vous
savez, il ne faut pas y
croire.

Berthe : Vous voulez que je vous

raconte mon rêve et vous parlez toujours, j'y arriverai jamais. Une question n'attend pas l'autre...

Myrtelle : Nous ne parlerons plus, ma parole, tante.

Berthe : J'ai rêvé comme je vous disais tout à l'heure que j'étais morte, je vis mon âme se séparer de mon corps et monter vers les cieux. Ça ressemblait à une bulle de savon qui prend ensuite forme.

Thomas : Ah! excuse-moi Berthe si je te pose encore une question, dis-moi sous quelle forme as-tu vu ton âme s'envoler? Ensuite

Berthe : Je pouvais voir sa tête, ses cheveux, ces derniers étaient dénoués, ses mains et ses pieds nus, tant qu'au reste c'était vaporeux tout comme les

nuages blancs.

Myrtelle : La blancheur c'est l'emblème de la pureté, sans doute, tante.

Thomas : Comme l'esprit peut en faire du chemin pendant toute une nuit.

Berthe : Mais vous parlez toujours, et ceci malgré vos promesses.

Myrtelle : Plus une question, n'est-ce pas, oncle?

Berthe : A sa séparation, je la vis monter vers l'espace à une lenteur désespérante, oui, désespérante! De plus il y avait toujours quelques obstacles qui lui barraient la route, des fois c'était le vent qui la ballotait... la pluie, même de la neige, en d'autres occasions, l'air manquait, malgré tout elle réussissait à monter, jusqu'au moment où je frappai un

fameux nuage noir très dense.

Myrtelle: Pouviez-vous y pénétrer?

Berthe : Oui...! Mon âme s'y engloutit pour un instant, malgré tous mes efforts je ne pouvais rien voir distinctement. Je me guidai à l'aveuglette, ma direction était incertaine.

Thomas : Pauvre âme, Berthe, tu étais très à plaindre.

Berthe : J'étais toute haletante, d'une résistance aussi obstinée et d'un caractère étrange.

Myrtelle: Vous étiez donc impuissante à franchir ce nuage, tante?

Thomas : Pourquoi étais-tu si lourde aussi?

Berthe : C'était pas compréhensible, un vrai mystère pour moi que je ne peux ré-

soudre malgré toutes mes bonnes intentions, mes dévotions, je crois qu'il ne faut pas se faire d'illusions, je sais à présent par la suite de mon rêve que c'était un présage de trouble, de difficultés.

Myrtelle: Je ne puis croire que vous aviez des doutes sur la pureté de votre âme.

Berthe : Ecoute bien ceci petite fille d'un soir. Une fois que son âme est séparée du corps, nous demeurons dans le doute jusqu'à ce que nous recevions le jugement dernier, c'est alors que nous subissons les déboires de cet interminable parcours qui sépare la terre du ciel, nous demeurons la plupart du temps perplexe, je dirai même que nous ne sommes plus maître de nous, c'est le destin qui nous conduit, et nous ne

pouvons faire autre chose que l'effort permis par Dieu, en attendant la sentence finale?

Thomas : Tout de même, Berthe, as-tu réussi à traverser ce fameux nuage fatidique?

Berthe : Oui...! car une fois que l'âme a pris son essort, elle ne s'arrête qu'à la porte du destin, Dieu seul l'attire.

Myrtelle : C'est tout de même un soulagement pour moi tante de savoir.

Berthe : Lorsque la clarté revient, j'étais rendue aux portes du ciel.

Thomas : Enfin, nous aurons quelque chose de fantastique tu vas voir ma petite.

Myrtelle : Que je suis heureuse de

ce dénouement, tante. Au ciel?

Berthe : Comme vous je commençai à espérer, quel bonheur, je pouvais alors entendre les anges chanter toute ma joie intime, il y en avait tout autour de moi, à peine j'éprouvai ce bonheur que tout-à-coup je vis venir une immense boule transparente qui chantait parmi des bulles d'air, cette boule se dirige sur moi et vient me frapper si fort que je me crus morte une deuxième fois, cette deuxième épreuve me sembla injuste, de plus je perdis contrôle sur moi-même ce qui me fit déambuler à travers l'espace vers une destination imprécise plus particulièrement vers la terre.

Thomas : Pourtant Berthe une âme ne peut mourir deux fois.

Berthe : Non mais j'étais sourde,

aveugle, impuissante,
ce qui me fit le plus
de peine c'est que je
ne pouvais plus entendre
le beau chant des anges
du paradis.

Myrtelle: Chantaient-ils bien ces
anges du ciel, tante
Berthe?

Berthe : Comme personne au monde
ma chère, c'était des
chants de l'inconnu, la
musique qui les accom-
pagnait semblait venir
de Myriades d'étoiles,
jamais un tel ensemble
peut avoir son égal sur
toute la terre.

Myrtelle: Ce qui veut dire que
l'opéra ne peut être
comparé.

Berthe : L'Opéra ne serait qu'une
ombre à côté d'eux, de
plus ça ne se ressemble
pas du tout, ma chère
Myrtelle!

Thomas : Et ensuite Berthe qu'as-

tu vue?

Berthe : Toute une légion de sé-
raphins dont je ne pou-
vais voir que les têtes
se mirent à défiler devant
moi, le reste était va-
poreux; tout à coup...

Myrtelle: Grand Dieu, tante, qu'ar-
rive-t-il encore?

Berthe : Vous ne pouvez croire ce
qui arrive devant moi,
dans toute sa gloire, avec
un air de bonté, peut-être
changera-t-il cette phy-
sionomie par une froide
colère, je n'en sais rien.

Thomas : Je parie que c'était le
Fils de Dieu, celui qui
est venu sur la terre pour
effacer les péchés du
monde.

Berthe : Non, le Bon Dieu a des
émisaires partout, quand
même, il voit tout ce qui
se passe sans se montrer.

Myrtelle : Ah...! tante Berthe, je sais vous l'avez dit au commencement c'était St-Pierre.

Berthe : Tout juste, Myrtelle, c'était lui, il était bien reconnaissable avec sa grande barbe et ses longs cheveux, ainsi que deux profonds sillons sur les joues.

Thomas : Quelles furent ses premières paroles, Berthe?

Berthe : Il me semble entendre encore ses paroles graves, écoutez...!

St-Pierre: Bien chère âme, que fais-tu ici à cette heure indue?

Thomas : Et toi qu'est-ce que tu as répondu Berthe pour te justifier?

Berthe : Je suis venue ici pour voir le Bon Dieu.

Myrtelle : Je ne doute pas qu'une belle place était préparée pour vous d'avance tante Berthe, vous deviez avoir hâte de la voir et d'entendre de nouveau ces beaux chants, voir les portes du ciel s'ouvrir toute grande devant vous.

Thomas : Tu devais être émue Berthe, de te voir si près de l'entrée.

Berthe : Ma voix était faible et tremblait, je pouvais à peine articuler mes syllabes, au point que St-Pierre me dit une fois.

St-Pierre: Je suis très vieux, ma chère petite, surtout un peu sourd, il faut parler plus fort, veux-tu recommencer?

Berthe : (Plus fort) JE...! SUIS...! VENUE... POUR VOIR LE BON DIEU, MON BON ST-PIERRE.

St-Pierre: Oh...! je comprends mieux

à présent, c'est bien...!
c'est bien, mais il faut
que j'aïlle voir dans
mon grand livre de vie.
Comment t'appellais-tu
sur la terre, ma petite?

Berthe : Berthe Sergine...!

St-Pierre: Comment dis-tu? Je n'ai
pas compris.

Berthe : Berthe...! Sergine...!
Femme de Thomas Sergine.

St-Pierre: Bon...! Bon...! j'ai com-
pris cette fois...
B E R T H E... S E R G I -
N E...!

Berthe : J'entends ses pas qui
s'éloignent, il va vers
son grand livre de vie
feuilleter les records.
De plus j'entends tour-
ner les pages du livre.
Il me semble que cela
prend des siècles et
finalement des pas de
retour. Je le vis appa-
raître sur le seuil de
la porte, mais sa phy-

sionomie avait changé un
peu et me dit: J'ai vu
dans mon livre toutes vos
actions, il y en a d'é-
crit en rouge, d'autres
en noir, c'est écrit Ber-
the Sergine femme de
Thomas, il y a aussi ce-
lui de Myrteille; et me
dit ce fut une très belle
action que vous avez fait
d'élever cette petite
nièce dans la religion
chrétienne, vous avez ob-
tenue de ce fait beaucoup
de mérites qui vous ai-
deront à voir le Bon Dieu.
Mais...!

Myrteille: St-Pierre vous a tout
dit cela, tante?

Berthe : En moins de temps qu'il
ne le faut pour le dire
oui ma chère, il semble
que tout y est écrit bien
lisiblement en rouge et
en noir.

Thomas : Ce sera bien sûr un juge-
ment favorable, Berthe.

du moins je l'espère.

Berthe : J'espérais moi-même mais il y avait un MAIS...! MALHEUREUSEMENT il me dit: Et bien...! ma chère âme, je regrette mais vous ne pouvez voir le Bon Dieu aujourd'hui...!

Berthe : Ah....!

Thomas : Tu n'as rien dit comme toujours, tu es trop bonne.

Berthe : SI...! SI...! ce n'est pas possible mon bon St-Pierre, je viens de très loin, j'ai éprouvée sur tout le parcours beaucoup de difficultés pour me rendre jusqu'ici. Ayez pitié de moi St-Pierre.

Myrteille : Sans doute que St-Pierre n'a pu résister à votre supplique?

Berthe : Il me dit simplement,

beaucoup sont appelés mais peu sont élus.

A ces paroles Thomas et Myrteille se lèvent debout en coup de vent...! Si c'est pénible, une âme comme la vôtre, si bonne, recevoir une réponse pareille, qu'allons-nous devenir, nous autres!

Berthe : Plus que cela; à ce moment les portes du ciel se fermèrent avec grand bruit, mais sous mes cris désespérés, St-Pierre ouvrit de nouveau et me dit:

St-Pierre: C'est inutile, ma petite, n'insistez pas.

Berthe : Ce fut alors une sentence qui ressemblait au Mané-Thécel-Phare de Balthazar.

St-Pierre: Il ne faut pas s'attarder davantage, ton âme est trop légère, retourne à la terre avant qu'il soit trop tard, là tu pourras acquérir d'autres

mérites, il y a beaucoup trop d'écritures noires sur ton livre de vie, va vite je te donne une chance.

Berthe : Mais vous n'y pensez pas, moi, retourner à la terre, mais je ne veux pas. De plus je ne me sens pas la force de traverser de nouveau cet interminable espace presque infranchissable, ayez pitié de moi, épargnez-moi cette souffrance, je vous en supplie, donnez-moi plutôt un moyen pour entrer au Ciel. A ce moment mon cœur déborda et je pleurai à chaudes larmes, tout comme un petit enfant.

St-Pierre: Mais, ma chère âme, une fois rendue ici tu n'as plus le droit d'acquiescer quoi que ce soit, il faut que tes proches parents et tes amis redoublent leurs prières à tes intentions, mais

tu ne peux leur dire d'ici, les âmes ne parlent plus aux fidèles de la terre et les prières suffisantes qui te permettent d'entrer au paradis tu les auras, mais quand..?

Berthe : C'est trop beau ici, je ne puis retourner sur la terre, où puis-je habiter durant cette intervalle comme vous dites.

St-Pierre: Mais tu n'y penses pas ma petite, cela veut dire des années, des siècles peut-être.

Berthe : Je suis résignée à tout, dites-moi où je puis habiter durant cette attente.

St-Pierre: Et bien partout, nulle part, dans l'infini, peut-être au purgatoire, ce dernier endroit te fera gagner le ciel plus vite.

Berthe : Au purgatoire, oh non, ce sera trop dur, je ne

ne puis pas...! donnez-moi une dernière chance St-Pierre, voulez-vous?

St-Pierre: Puisque tu le veux, voici: Peut-être qu'en faisant un effort colossal, arriveras-tu à combler les vides qui te séparent du Ciel et en escomptant sur les prières sans limite des âmes de la terre, tu finiras peut-être par réussir. En tous les cas, essaye toujours, tu verras bien.

Berthe : Je ferai tout pour entrer dans votre paradis mon bon St-Pierre, dites-moi vite ce qu'il faut faire, je le ferai tout de suite et avec toute l'énergie de mon âme.

St-Pierre: Voici une longue échelle de corde, monte-là jusqu'au bout, alors peut-être trouveras-tu grâce

devant Dieu.

Berthe : Merci St-Pierre, je lui dis avec empressement, lorsque j'aurai gravi le sommet je pourrai enfin voir le Bon Dieu et entendre de nouveau chanter ses louanges. Comme c'est beau.

Myrtille : (Essuyant ses yeux) Et ensuite, tante, vous avez gravi cette échelle de corde sans trop de difficultés.

Thomas : Pauvre Berthe. Je suis très peiné pour toi mais il y a une lueur de confiance qui finira par t'ouvrir les portes du ciel que tu désires voir depuis si longtemps.

Berthe : Mon cher mari, ma pauvre enfant, cette longue échelle montait jusqu'à la porte du deuxième ciel, je vous assure que j'étais pas grosse, un petit oiseau aurait vite fran-

chit l'espace, mais moi si chargé de mes péchés c'était plus qu'un monde à porter. C'est à partir de ce moment que je m'aperçus que petit à petit je devais laisser tomber mes fautes pour la purification, mais au lieu de diminuer le fardeau, elles semblaient augmenter mon poids et même se multiplier parce qu'elles étaient demeurées non pardonnées.

Myrtelle: Au moins si St-Pierre peut prendre en considération cet effort colossal.

Berthe : Vous ne semblez pas comprendre le mystère. D'après l'expérience de ce rêve, depuis la séparation de mon âme, il est indéniable que les misères, les peines, les cris, même les larmes ne sont que des actions inusitées, en l'occurrence, il me semble que

la vie éternelle s'obtient par dévotions matérielles; à notre passage sur la terre, hors de cela, elles sont nulles et sans effets méritoires, il est alors trop tard..!

Myrtelle: Mais si nos actions matérielles d'intérêts d'au-delà ne sont pas suffisantes pour obtenir une place de l'autre côté, qu'est-ce que nous pouvons faire dans l'occurrence?

Berthe : Le moyen le plus vite et le plus sur c'est de descendre vers le purgatoire au lieu de gravir l'échelle. De l'autre côté ma chère nièce, chacun aura à rendre compte de sa vie et son âme sera la seule à supporter le fardeau, la seule aide qui peut alléger notre âme ce sont les prières substantielles que peuvent nous offrir ceux que nous

avons laissés derrière nous.

Myrtelle : C'est bien l'impression que j'éprouve tante, mais pourquoi St-Pierre vous offrait-il de gravir cette interminable échelle, en vous donnant des espérances de franchir la porte du deuxième ciel? C'était peut-être un moyen plus souffrant mais plus vite d'en finir avec ces fautes vénielles.

Berthe : Je ne puis expliquer cette dernière théorie de l'échelle, si ce n'est autre qu'une preuve de l'impossibilité indéniable d'acquiescer quoi que ce soit une fois parti pour l'infini.

Thomas : Sans doute que c'était tout un problème pour toi que de gravir échelon par échelon une longue échelle accrochée

aux rayons cosmiques apparemment.

Berthe : Oui...! puisque chaque mouvement que je faisais me balançait dans le vide sur une distance dont je ne pouvais calculer les étapes, car en plein centre de myriades d'étoiles l'espace est grand.

Myrtelle : Malgré tous ces inconvénients, tante, vous pouviez monter quand même.

Berthe : Barreau par barreau, ma chère, quelquefois sous un vent sans merci, en d'autres temps sous une pluie froide et glaciale. J'étais tellement trempé et transi que mes dents s'entrechoquaient, mes mains tellement engourdis qu'elles refusaient de saisir les échelons, il me semblait alors que j'allais tomber dans le vide. Ah...! mes chers

amis quelle impasse.

Thomas : J'ai le coeur serré, je souffre pour toi, Berthe.

Berthe : Je pénétrai de nouveau dans un immense brouillard, à l'aveuglette mes mains tâtaient le vide, c'était énervant.

Thomas : Finiras-tu jamais cette impasse, mais c'est affreux...! affreux. Ça prend un fameux St-Pierre pour donner une pénitence pareille à une pauvre âme de femme comme la tienne, si bonne, si douce, si pure, qu'advient-il de la mienne qui est rousse lorsque je paraîtrai devant lui. Il est plus que certain que l'on me donnera en plus des souffrances, le devoir de brasser la soupe pour les autres. Et la suite, Berthe?

Berthe : (Avec un sourire) J'eus

le bonheur bien éphémère hélas de voir une éclaircie. J'y pénétrai, je sentis de puissants rayons sécher mes cheveux, réchauffer en même temps toute mon âme, je me sentis tout à fait différente, un regain de vie tout nouveau.

Myrtille: C'est bien la moindre des récompenses que vous méritiez, tante.

Berthe : Non seulement j'éprouvai le confort, mais c'était beau, toute une variété de couleurs arc-en-ciel couvrait l'espace, jamais de mon vivant j'ai vu chose pareille.

Thomas : Mais tu devais être proche de la délivrance, ma chère femme.

Berthe : Mais non, mon pauvre Thomas, je ne voyais pas même le haut de l'échelle et je ne voulais pas regarder

en bas de peur d'avoir le vertige, de tomber dans le vide. Je me sentais si faible après tant d'efforts. Je montai toujours; à un moment je crus voir une immense mer blanche, c'était à perte de vue, l'extrémité de l'échelle disparaissait dans cette brume.

Myrtelle : Je suis toute haletante, j'espère que c'est là le deuxième ciel.

Berthe : Quand j'eus pénétrée et dépassée cette obstruction, je me sentis très légère, je pouvais gravir plusieurs échelons à la fois. Thomas...! Thomas...! Oh...! Myrtelle.

Thomas : Qu'y a-t-il, qu'est-ce que tu voyais, Berthe?

Berthe : J'arrivais, j'étais pratiquement au bout de l'échelle. Là...! Là...! à peine à quelques verges

de moi, je pouvais voir la grande porte du deuxième ciel, quel soulagement. Rires et pleurs se mêlaient tant ma joie était grande, enfin mon purgatoire allait se terminer. Je vis par une ouverture de la porte le créateur du ciel et de la terre dans toute sa splendeur, il était tout illuminé, plus brillant qu'un soleil du printemps. Ma vue en était éblouie.

Myrtelle : Dites vite, tante, j'ai tellement hâte de vous voir heureuse dans ce paradis tant convoité.

Thomas : Tout comme toi, ma chère Berthe, j'ai hâte et je veux savoir que tu es heureuse.

Berthe : Rendue sur le pillier d'appui, j'allais frapper à la porte lorsqu'elle s'ouvrit toute grande: Oh...! que c'était beau,

c'est alors que je vis
venir à grands pas
St-Pierre, tout comme
s'il avait manqué à son
devoir de surveiller ma
venue, vous comprenez que
je le regardai avec un
sourire, c'était mon sou-
rire du dimanche, en plu-
je faisais ma toute
petite afin de lui dé-
montrer qu'une simple
place au Paradis serait
suffisante pour moi.

Myrtelle: Sans doute j'en aurais
fait autant moi-même.

Berthe : Mais le regard de St-
Pierre change tout à
coup, il devient sombre
et impassible à toute
émotion, il s'approche
de moi avec sa longue
épée et d'un seul coup
il tranche les deux cor-
des d'appui de mon
échelle. Ah..! je criai
de désespoir et de
douleur. Mon coeur se
serra tellement que...

Thomas et

Myrtelle : Tous les deux se lèvent
grand debout. Myrtelle
éclate en sanglots et
Thomas déconcerté frappe
du poing ce qui fit sauter
plusieurs assiettes et
tasses hors de la table et
allèrent se fracasser sur
le plancher de bois franc.
INFAME ST-PIERRE.

Myrtelle: Mais c'est affreux cela
tante Berthe, c'est pas
croyable, qu'adviera-t-
il de nos âmes si la votre
ne put entrer au paradis.

Thomas : Le fameux St-Pierre, je
ne le croyais pas capable
de faire une chose aussi
bizarre, aussi irraisonnée,
fantastique. Le cruel,
tiens, si je le tenais en-
tre mes mains, il serait
vite désarmé de son épée,
je l'assure va.

Berthe : Mes amis, ce n'est qu'un
rêve, ne vous fâchez pas
inutilement. C'est une

grande leçon que nous recevons tous en ce moment par cette vision imaginaire de la pensée. Ce trajet nous fait mieux comprendre ce que nous réserve le trépas si notre passage sur la terre fut médiocre, dépourvu de bonnes actions; en plus il nous fait comprendre que nous ne pouvons nous présenter au paradis avec des mains vides de mérites non acquis lors de notre passage ici-bas, de plus elle nous rappelle qu'il faut honorer nos morts, prier souvent pour eux, parce que leurs âmes sont impuissantes à se gagner des mérites une fois rendue de l'autre côté, c'est qu'il n'existe plus de souffrances corporelles. D'ailleurs si ce rêve fut une réalité je suppose que je ne suis pas encore assez pure pour entrer au

paradis, je dois en faire plus, profiter de ce qui me reste de vie pour acquérir de plus grands mérites...

Myrtille : Alors, tante, ce fut la fin de votre rêve?

Berthe : Oh..! non, ma chère, St-Pierre me dit ensuite:

St-Pierre: Va-t-en infâme. Eloigne-toi d'ici le plus vite possible afin de ne pas porter ombrage au bonheur de ceux qui vivent avec nous; retourne à la terre, et dis à tes parents et amis, comme il faut être pur et sans tache pour entrer dans le royaume des cieux.

Berthe : A partir de ce moment je perdis connaissance, je n'eus plus notion de rien tellement j'étais effrayée, je me sentais descendre dans l'espace à une vitesse vertigineuse, j'essayais en vain

de saisir quelque chose de solide, mais je ne touchai qu'à mon échelle qui avait d'attache nulle part, mon coeur allait faire faillite quand j'atteignis le sol, pas trop mollement vous comprenez, ce fut à ce moment que je m'éveillai en criant, sans doute.

Thomas : J'ai bien vu qu'il se passait quelque chose d'anormale, car tu semblais vouloir crier, tu gesticulais, à un moment tu me pris par la gorge, je crus alors que tu allais m'étouffer.

Berthe : Je m'excuse, mon cher Thomas, dans des circonstances semblables l'on cherche à se garantir de son mieux, j'ignorais tout d'ailleurs.

Myrtelle: Quel rêve...! j'en suis toute émue, dommage que le petit Joseph qui ex-

pliqua le songe du Pharaon ne soit pas ici ce matin pour nous en donner la signification complète.

Berthe : Il nous dirait peut-être qu'il ne faut pas se faire d'illusion, de ne pas se croire trop certain de notre place de l'autre côté, de plus l'entrée du paradis n'est pas un jeu de hasard, chaque action du vivant d'une personne a son bon comme son mauvais côté mais il n'y a pas de milieu.

Myrtelle: Ce qui veut dire que toutes bonnes actions suivies de mauvaises les rend nulles et sans effet méritoire.

Thomas : C'est juste, Myrtelle, une seule mauvaise action grave emporte sur toutes bonnes actions et fermera les portes du ciel pour toujours.

Berthe : C'est juste, très sérieux, il faut y penser deux fois, j'ai été très loin cette nuit, mais j'en suis revenue parmi vous, c'est parce que ma mission n'est pas finie, contente quand même de me retrouver avec vous deux...

Thomas : Heureusement car si tu n'étais plus ici, Berthe, l'âme de la maison serait disparue.

Berthe : Malgré que nous ne sommes pas riche, nous sommes bien quand même ensemble.

Myrtille : Mais rien empêche que nous vivons dans une douce ambiance qui nous fait aimer notre foyer.

Thomas : Chère moraliste, heureux ceux qui vivent les uns pour les autres, s'il fallait que l'une de vous deux disparaisse, j'ai-

merais mieux mourir le premier, j'en souffrirais trop.

Berthe : Cher égoïste, Tut...! Tut...! ne parlons plus de ces choses, elles sont peut-être encore loin de nous, espérons-le.

Thomas : Mhé...! Mhé...! avec nos grandes conversations, il est passé 9 heures, il faut que je me sauve.

Myrtille : Votre chapeau, oncle Thomas, vous voulez partir si vite que vous avez failli accrocher la queue de votre veston dans le calorifère.

Thomas : Je ne l'ai pas vu du tout.

Berthe : Il fait cru ce matin, Thomas, de plus il y a apparence de pluie, met ton imperméable.

Thomas : Comme vous êtes prévoyante, lorsque vous êtes ici je ne manque de rien...

tout est prévenu.

Berthe : Le pion de la maison
il faut bien en avoir
soin.

Thomas : Merci et à ce soir.

* * * *





